Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 22 (1871)

Artikel: Une question d'histoire : comment finissent les peuples?
Autor: Bourqui, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684288

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE QUESTION D'HISTOIRE

Comment finissent les peuples?

Lu à la Société jurassienne d'émulation, réunie en assemblée générale à l'Hôtel de Ville à Delémont, le 3 octobre 1871

par A. Bourqui

La mort est la nourrice de la vie.

Messieurs,

La succession des grands évènements de la vie de l'humanité est-elle déterminée par des lois invariables comme celles d'un organisme quelconque? Voilà l'une des questions que cherche à résoudre une science nouvelle, la *philosophie de l'histoire.* Cette science n'en est plus déjà à de timides essais: comme toutes les sciences d'observation, comme l'astronomie surtout, elle a rendu des oracles que les événements ont confirmé, car « le miroir prophétique de l'avenir est dans le miroir historial du passé » (Monteil). C'est que l'humanité a vu mourir déjà assez de peuples, d'Etats, de nationalités, de races même, pour qu'on ait pu observer leurs phases diverses de croissance, de développement et de dépérissement. On peut donc déjà se demander à quels symptômes certains il est permis de reconnaître la décadence plus ou moins prochaine d'une nation. L'histoire nous répond:

Les peuples dépérissent et meurent en général avant d'avoir parcouru toutes les phases de leur développement organique. Les hommes apportent en naissant, dit-on, le germe de la maladie qui leur donnera un jour la mort. La consti-

tution des Etats renferme aussi le germe de leur décomposition future.

C'est ainsi par exemple que la monarchie s'affaiblit, se démembre, par les excès d'une tyrannie ombrageuse (1) ; l'aristocratie dégénère en féodalité oppressive (2) ; la démocratie en despotisme aveugle et capricieux de la multitude (3).

Quelque fois aussi des gouvernements étroits s'obstinent à maintenir sous le joug d'institutions surannées un peuple mûr pour un ordre social plus avancé et qui aspire à son émancipation : de là les luttes des partis, l'antagonisme du progrès et de la réaction, jusqu'au triomphe du parti qui revendique des réformes constitutionnelles au niveau de la culture de l'époque (4).

Les monarchies peuvent aussi déchoir prématurément de leur rang par la faute de leurs souverains. Tantôt le gouvernail de l'Etat est abandonné à des ministres cupides, ambitieux et sans conscience ; c'est le règne des favoris et des maîtresses, la dilapidation des ressources publiques, l'épuisement du pays par les impôts, la vénalité de la justice, une politique extérieure irrésolue, vacillante (5).

Tantôt c'est une exaltation conquérante et insensée, le *chauvinisme* comme on dit aujourd'hui et comme nous en avons eu des exemples contemporains très instructifs (6).

Semblable à un individu qui souffre d'un vice constitutionnel, un peuple est exposé à mourir jeune encore en raison de la configuration défectueuse de son territoire, souvent dépourvu de défenses naturelles, en raison aussi de ses institutions anarchiques (7).

L'étendue excessive d'un Etat, la juxtaposition d'éléments hétérogènes, l'antagonisme de races qui se repoussent, etc.,

(1) L'Espagne sous Philippe II, la Turquie, la Scandinavie sous Christine, etc.
(2) L'Allemagne au moyen-âge et pendant l'interrègne, le Danemarck, la Suède, la Pologne, etc.
(3) Les Athéniens, la loi de l'ostracisme, etc.
(4) Nos démocraties suisses, de 1815 à nos jours.
(5) Espagne contemporaine, etc.
(6) Alexandre, Charles XII, les Bonaparte, etc.
(7) La Pologne, etc.

voilà encore des causes latentes de démembrement plus ou moins prochain (1).

Une longue paix énerve une nation, surtout si cette nation reste stationnaire au lieu de suivre le mouvement général de la civilisation (2).

Enfin l'accumulation excessive des richesses coloniales chez une nation maritime et mercantile amène un luxe raffiné, une démoralisation précoce. Peu à peu la race dégénère, se ramollit, devient sans énergie, sans patriotisme. On est obligé d'enrôler des mercenaires étrangers pour défendre ses propres foyers (3).

Les peuples comme les individus périssent la plupart avant d'avoir pu atteindre toutes les phases de l'existence. Un petit nombre seulement peuvent grandir, se développer librement et devenir des Etats puissants. Un individu d'une constitution vigoureuse peut atteindre un siècle et au-delà comme l'extrême limite de la longévité humaine si rien n'a arrêté son développement. — Un peuple, dans les mêmes conditions, atteindra au plus deux mille ans. Le premier empire d'Assyrie, le plus puissant des Etats asiatiques, a vécu 1240 ans, de Ninus à Sardanapale. Rome, la plus vaste puissance de l'Occident, a vécu 1230 ans, de Romulus à Romulus Augustule (754 avant J.-C. à 474 après J.-C.) L'empire byzantin eut aussi à peu près la même longévité (1123 ans, de Constantin le Grand à Constantin Paléologue, 330 à 1453 après J.-C.) L'empire germanique dura 1006 ans (de Charlemagne à François II, 800 à 1806).

Dès qu'un peuple a réalisé sa mission historique, sa force vitale décline, sa vie s'éteint, les apparences extérieures s'altèrent visiblement. C'est ainsi que succombèrent les empires asiatiques parvenus à leur complet épanouissement, alors que les peuples de l'Occident se trouvaient mûrs pour recueillir les trésors des civilisations orientales. C'est ainsi

(1) Le Kalifat, la Scandinavie après Marguerite Waldemar, l'Autriche, l'empire colonial des Portugais, Venise, etc., etc.

(2) La Turquie, l'Espagne, le Portugal, etc.

(3) Tyr, Carthage, la Hollande, etc.

que périt la Grèce, après avoir hellénisé l'Asie par la fondation d'Alexandrie. C'est ainsi que disparut le peuple hébreu, après avoir fait connaître Jéhovah au monde. Rome tombe, après avoir romanisé la terre, après avoir réalisé par l'épée une monarchie universelle où régnait le droit romain, après avoir répandu partout la culture gréco-latine, quand St-Paul eût prêché le Dieu inconnu. Les jeunes et vigoureuses races celto-germaines recueillirent à leur tour l'héritage intellectuel de Rome. Mais celle-ci avait subi la puissance rénovatrice de la religion nouvelle, elle s'était survécue, elle était demeurée le centre intellectuel des peuples germano-chrétiens.

Comment s'opère la décomposition intérieure dans la vie des peuples ?

Tout ce que nous savons, c'est qu'une nation est d'autant plus proche de son terme qu'elle est parvenue à une période plus avancée de son développement politique, religieux, linguistique, scientifique et artistique. L'aspect étiolé d'une plante annonce que la racine est atteinte d'un mal corrosif : les symptômes extérieurs d'affaissement révèlent aussi dans la vie des peuples un malaise intérieur, occulte. La caducité se manifeste par l'altération des croyances et des mœurs, par celle du langage, par la lâcheté générale des caractères ; la vie politique s'éteint, les arts et les sciences se meurent faute d'inspirations idéales et élevées, tout l'organisme social s'évanouit dans la satisfaction des appétits matériels.

C'est ainsi que les langues naissent, croissent, fleurissent, mûrissent et s'altèrent avec les peuples dont elles expriment les pensées et les sentiments. Elles ne sont jamais des œuvres accomplies, mais une élaboration latente, continue, de l'esprit national. Il n'y a pas de temps d'arrêt dans la vie intérieure d'une langue, pas plus que dans la vie d'une nation. L'altération et la mort d'une langue sont ainsi la conséquence, non la cause de l'affaiblissement intellectuel d'un peuple. Les mots ne sont plus les signes des idées pour lesquelles ils ont été créés. C'est une monnaie qui a perdu son titre. Il y

a une corrélation intime entre la décadence linguistique et la décadence des mœurs dans la vie nationale.

Le sectarisme, le scepticisme, le désenchantement amer s'infiltrent dans la vie sociale parmi les classes cultivées. Les sophistes pullulent, comme des insectes malfaisants après un jour d'orage. Leur apparition annonce une catastrophe plus ou moins prochaine. Le peuple croit que le malaise provient de ce que l'on a généralement abandonné le culte des divinités tutélaires de la nation. « Les dieux s'en vont. » Les croyances vivaces chez les peuples, dans l'âge héroïque de leur existence, s'affaiblissent et s'éteignent chez le peuple lui-même. Voilà les symptômes ostensibles de la décrépitude (1).

Le dépérissement politique se manifeste d'une manière successive : avec la dégénérescence physique de la race, on observe la défaillance des caractères, la lâcheté, l'absence d'esprit public, de sentiment national, de vrai patriotisme. Au lieu d'un peuple compact, homogène, ce sont des agglomérations d'individus, sans lien commun de solidarité. Plus d'enthousiasme, d'élan généreux, plus de loyauté et de virilité dans les relations sociales, plus d'abnégation et de dévouement, plus de tempérance et de frugalité dans les goûts. A tous ces caractères d'une nation jeune et vigoureuse se substituent de plus en plus le calcul, la spéculation prudente et timorée, un égoïsme sans entrailles, un luxe raffiné et énervant, la dissimulation, la fourberie. Quand le ciment moral qui réunit les éléments de la vie nationale s'est ainsi désagrégé, arrivent bientôt la décomposition, la mort.

Cette dissolution se reconnaît ostensiblement par le relâchement des liens de la famille. Le mariage et la postérité sont considérés comme des charges onéreuses. La famille s'affaiblit, s'efface insensiblement, le père de famille, le vrai citoyen disparaît. Le patrimoine se fractionne indéfiniment : de là, le paupérisme et les projets de réformes sociales. Le sentiment inné de la justice, la conscience est

(1) Les Grecs, après Aristote ; les Romains et les Juifs, à l'avènement du Christ.

remplacée par la jurisprudence des arrêts. En ce temps-là prédomine l'affreuse maxime : *Chacun pour soi, après moi le déluge.* Une bureaucratie blême pèse sur le pays, toutes les sources de bien-être ont été pressurées. On en vient à la vente des domaines de l'Etat, aux emprunts à la charge des générations futures, à l'altération des monnaies, au cours forcé du papier et finalement à la banqueroute nationale. La force armée n'est plus qu'une horde indisciplinée. Bref, la nation entière est comme un amas de blé dont les charançons ont dévoré la substance, ne laissant subsister que l'épiderme. Une fois le peuple mûr pour la servitude, rien ne peut le sauver. Il n'y a pas de remède contre la mort, pas plus pour les peuples que pour les individus. Une puissance conquérante jeune et vigoureuse peut tout au plus abréger les souffrances de la caducité (1).

Ce n'est pas non plus un sujet de méditation bien réjouissant que la décadence des arts et des sciences dans la vie des peuples. Que pourrait-on attendre de vraiment viril là où le germe de la vie est rongé, décomposé ? Les œuvres vraiment monumentales ne peuvent surgir que dans la chaleur substantielle de la vie nationale. La meilleure part des grandes créations artistiques appartient à la période d'enfance, c'est-à-dire d'enthousiasme juvénile qui s'ignore elle-même. L'esprit critique et analytique de l'âge mûr d'un peuple n'a jamais créé une œuvre d'art originale, ni un chef-d'œuvre scientifique : ces productions naissent de l'exubérence de la vie d'un peuple, tandis que la science ne peut que disserter sur des œuvres accomplies.

En résumé, la vie d'un grand peuple, semblable à celle d'un homme, a toujours trois périodes distinctes : 1° l'enfance et la jeunesse, pendant laquelle il se forme, il se constitue par la législation et s'étend par la conquête ; 2° l'âge viril, époque de sa force et de sa domination : il assure sa prospérité par le commerce, il la développe par la culture des lettres et des arts, en même temps qu'il établit en des pays

(1) Ligue achéenne, — empire romain.

étrangers des colonies nombreuses et qu'il marie à d'autres nations ces filles de sa fécondité ; 3° la vieillesse, âge de décadence et de ruines. Sur le retour de l'âge, il voit sa puissance s'amoindrir peu à peu, sa grandeur décroître insensiblement, tandis que croît rapidement celle de ses enfants. La décrépitude amène pour un Etat, comme pour un particulier, les infirmités, l'impuissance de se soutenir et de se suffire à lui-même : il lui faut les bras et l'appui d'un Etat voisin. L'affaiblissement moral se manifeste par des vertiges et des erreurs, qui font chanceler sa marche comme celle d'un vieillard. Enfin la décomposition se déclare par les dissensions, maladies internes qui agitent son sein et amènent sa mort.

Ici surgit une question capitale d'actualité et digne de nos plus sérieuses préoccupations : A quelle phase de leur développement national sont arrivés en ce moment les peuples de l'Europe civilisée, ceux de race latine en particulier ? Il ne nous appartient pas de discuter cette brûlante question dans notre pacifique et neutre république jurassienne des sciences et des lettres. Mais nous avons foi quand même en l'avenir, car en toute dissolution sociale résident les ferments d'une régénération ; car c'est la vie naissante qui engendre les phénomènes de la mort. La dissolution, dans la vie de l'humanité, comme dans celle de la nature, n'est qu'une métamorphose à son début, et toute décadence partielle prépare un progrès général. La mort n'est-elle pas la nourrice de la vie ?

Ce qui se passe ici, en ce moment même, sous nos yeux, ne prouve-t-il pas que le sommeil des sociétés, aussi bien que celui des individus, rajeunit et retrempe les forces pour l'heure du réveil ? Notre pacifique république jurassienne des sciences et des lettres, qui a bien voulu donner asile à ces austères réflexions sous le pavillon de sa neutralité, notre Société d'émulation n'en est pas encore réduite à vivre de souvenirs ; elle a encore pour elle le long espoir et les vastes pensées.

A. B.